



LA CHRONIQUE THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Des visites aux antipodes

Gwenaél Morin, qui dirige à Lyon le Théâtre du Point du jour, présente, d'après Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), quatre pièces composées à l'époque de l'Antiteater, soit de 1967 à 1971 (1). Il s'agit d'*Anarchie en Bavière* et de *Liberté à Brême*, puis de *Gouttes dans l'océan* et de *Village en flammes* inspiré de Lope de Vega. On sait la cruauté sans peur qu'il sut mettre en œuvre, non seulement dans l'âpre mise en accusation d'une Allemagne de l'Ouest gavée d'argent, privée de morale, non purgée de son héritage nazi, mais aussi dans les rapports féroces entre les êtres qu'une telle société engendre. De Fassbinder, Gwenaél Morin revendique le côté « *dionysiaque* ». Soit. Il y faut de l'énergie, une belle dépense. Est-ce une raison pour jeter la dizaine d'interprètes impliqués dans une sorte de forcène motrice, qui confine au marathon essoufflé ? Ni blanc ni ralenti, on fonce tout droit. C'est rythmé sec au tambour. Cela sent le système dont on ne peut sortir et qui rend tout, dans le jeu, prévisible, sans qu'on puisse regarder de près la nuance, certaine distance dans l'élocution ou quelque ralentissement à point nommé. Non. Tout ça va vite sur le plateau nu, dans des corps en répétition accélérée, suivant les canons délibérés du maigre protocole d'un théâtre brutal et débrillé à dessein.

Sophie Perez et Xavier Boussiron (Cie du Zerep), qui ont repris *Enjambe Charles*, création de 2006, multiplient les accessoires sur le plateau, en vue d'un capharnaüm d'emblée sarcastique (2). Ce dispositif scénique s'offre au regard comme une installation mise

en énigme, que la présence humaine (ici, Françoise Klein, Sophie Lenor et Stéphane Roger) va rendre encore plus aléatoire dans une dinguerie sans fin imprévisible. Il y va d'un tour de potier grâce auquel jouer avec de la

glaise, de photos truquées de célébrités, de réflexions sur l'art pas piquées des vers, de danses échevelées et de chansons comiques, bref d'une fatrasie en actes où se vautre la mise en crise généralisée des valeurs culturelles établies.

glaise, de photos truquées de célébrités, de réflexions sur l'art pas piquées des vers, de danses échevelées et de chansons comiques, bref d'une fatrasie en actes où se vautre la mise en crise généralisée des valeurs culturelles établies, au fil d'un jeu très savant élégamment masqué dans la gaudiole. Cela pourrait partir des atellanes, ces farces romaines semi-improvisées, pour aller jusqu'au cabaret Dada. C'est dire le grand écart jouissif. Ils disent qu'*Enjambe Charles* est né de la fréquentation, à New York, des dimanches de Louise Bourgeois. On les croit volontiers. Il n'est pas interdit d'essayer une larme de rire.

C'est chez Armand Gatti, à La Parole errante, que Gabriel Garran a trouvé refuge pour *Je serai abracadabrante jusqu'au bout*, d'après le journal de Mireille Havet (1898-1932) retrouvé par Claire Paulhan (3). Margot Abascal, à la grâce aigüe, donne corps aux changeants états d'âme de cette brillante jeune femme éprise d'amours saphiques, en son temps fêtée pour son talent d'écriture, élue par Apollinaire, encouragée par Colette, Cocteau, Gide, etc., par malheur précocement perdue dans les drogues. Au sein d'une poétique scénographie de sièges renversés (Jean Haas), sous les lumières de mélancolie dues à Franck Thévenon, Margot Abascal, la voix claire, s'avance en vaillant petit soldat qui plie mais ne rompt pas, fidèle en cela à ce que le texte laisse entendre, d'une créature hypersensible, cultivée, tout entière baignée de littérature, douée comme pas deux, tirée vers le bas par ses passions et qui meurt à la fin, vaincue par le plus violent désir d'intensément vivre.

(1) Théâtre de la Bastille, sous l'égide du Festival d'automne, jusqu'au 13 octobre.
(2) C'était jusqu'à hier (depuis le 12 septembre) au Rond-Point
(3) Jusqu'au 27 octobre à la Maison de l'Arbre, 9, rue François-Debergue, à Montreuil (Seine-Saint-Denis).